

Dévoilements de l'Islam et voilements d'une psychanalyse

La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam, de Fethi Benslama, Aubier, 334 p.

Patrick Cady

Numéro 193, novembre–décembre 2003

La frontière : récits de l'entre-deux

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18697ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cady, P. (2003). Dévoilements de l'Islam et voilements d'une psychanalyse / *La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam*, de Fethi Benslama, Aubier, 334 p. *Spirale*, (193), 49–50.

DÉVOILEMENTS DE L'ISLAM ET VOILEMENTS D'UNE PSYCHANALYSE

LA PSYCHANALYSE À L'ÉPREUVE DE L'ISLAM de Fethi Benslama

Aubier, 334 p.

LE LIVRE de Fethi Benslama éclaire l'Islam sur des questions fondamentales de notre rapport à tous au religieux, question de l'origine, du féminin, de la détresse infantile, du sacrifice et du père. Plus encore, au lieu de mettre pieusement de côté la dérive islamiste pour dégager un Islam idéal, expression de ce qui serait la bonne interprétation du Coran, Benslama nous propose un travail de pensée sur l'islamisme comme rapport souffrant à ces questions, souffrance que la pression culturelle, technologique et économique occidentale ne cesse d'aviver. La pertinence de ce travail de pensée est donc aussi liée à son articulation à des points d'actualité, comme les *Versets sataniques* de Salman Rushdie, le onze septembre, le port du voile à l'école et la dictature de la famille Saoud.

L'origine

Parmi les questions essentielles que le psychanalyste rencontre à propos de toute religion, celle des origines est incontournable et l'auteur ne l'évite pas dans sa confrontation avec l'Islam. Il note que la question des origines est la hantise et la passion des courants islamistes; l'islamisme est la promesse d'une régression, une volonté de coller les masses à l'originaire. La misère sociale et psychique est rapportée à une défection à l'égard de l'origine; le présent est ce dont il faut se venger. C'est le degré zéro du messianisme. Benslama repart de l'étude de Freud sur Moïse pour rappeler que l'origine est liée à l'altérité; « *l'hospitalité originaire du grand étranger est la condition de la civilisation* ». Cette altérité au cœur de l'origine se retrouve dans le fait que le Coran n'est donné que comme la transposition de la « *mère du Livre* », « *table gardée* », « *matriciel du texte* ». L'Islam est une traduction des monothéismes qui le précèdent et non une imitation; l'acte de traduire est pour Benslama l'acte fondateur, comme saint Paul fonde l'institution chrétienne en s'adressant en grec à son peuple ou comme Luther fonde le protestantisme en traduisant la Bible en allemand.

Mais l'Islam se présente comme un retour à l'origine qui clôt le rapport à celle-ci; il se veut un retour à la religion première d'Abraham dont Muhammad est le dernier des prophètes. Le messianisme n'est donc plus possible, mais le

musulman attend le retour d'un Christ qui pour lui n'a pas été crucifié, l'acte de renoncement du père à sacrifier son fils étant l'acte fondateur. Il en résulte que les crises internes à l'Islam proviennent de luttes entre messianisme et anti-messianisme que seul le soufisme a su concilier.

L'origine dans l'Islam est aussi seconde en ce qui concerne le peuple arabe qui n'est jamais désigné comme tel dans aucun document avant que la parole du Prophète ne lui donne son acte de naissance en le faisant descendre d'Ismaël, filiation affirmée seulement à partir de l'exil de Muhammad à Médine où il discute avec des juifs et des chrétiens.

Mais Ismaël est l'enfant illégitime qu'a eu Abraham avec sa servante Agar. Quand, chassés dans le désert par Abraham à la demande de sa femme, ils sont sur le point de mourir de soif, Dieu entend l'appel de l'enfant et le guide jusqu'à la source qui le sauve; c'est au nom de ce récit que Benslama pose que « *Muhammad fonde l'Islam comme la foi en un Dieu qui se présente originairement dans le recueil de la voix infantile au cœur de la détresse et de l'abandon* ». Au fils relevé au bord du sacrifice par le père dans le judaïsme, à la dialectisation de l'abandon et de la relève dans la figure du Christ mourant et ressuscitant, répond, pour lui, dans l'Islam, l'arrêt de l'errance du fils en compagnie de la mère. La force de l'Islam serait celle d'une croyance ancrée dans une expérience de détresse du fondateur, comme celle de Moïse, expérience reprise par le Prophète, devenu lui aussi orphelin, sous la forme de son exil à Médine. De cette reconnaissance fondatrice du trauma et de l'abandon comme expérience commune et originelle à toute l'humanité serait née la capacité de l'Islam à se répandre universellement.

Le féminin

Cette expérience de détresse fondatrice est-elle dissociable du rapport de l'homme au féminin en lui? Benslama propose un rapprochement entre Muhammad et la Vierge Marie: c'est le même archange, Gabriel, qui est porteur de la Révélation; le Prophète, comme la Vierge, vit le même envahissement, avec des douleurs intenses, dans l'accueil du Verbe. Enfin, Benslama va jusqu'à retrouver dans l'illettrisme de Muhammad la virginité de Marie; lire, c'est concevoir, se

laisser pénétrer. Mais seuls les mystiques soufis Ibn Arabi et Bistami reprennent la thématique inaugurée par le prophète Osée et développée dans le *Cantique des Cantiques*: l'âme du croyant est l'épouse de Dieu. Un tel refoulement fait bien sûr retour dans des figures menaçantes et l'auteur rappelle que la culture arabo-islamique abonde en sphinges énigmatiques et dangereuses, toujours placées sur le chemin initiatique du héros masculin. Ce refoulement se retrouve encore dans la répudiation d'Agar, répétée par le Coran qui efface toute trace de sa présence. Pour Benslama, Agar est la femme au pouvoir occulte, inquiétant, voire sidérant: Agar voit Dieu et ne meurt pas, le nomme puis voit dans la terre la source qui sauve. Aucune autre femme ne dispose de ce pouvoir dans la Bible. Plus qu'un évitement de l'humiliation d'avoir à reconnaître que la nation arabe descend d'une servante répudiée, il y aurait dans cet effacement un rejet d'une féminité sauvage et triomphante.

Ce rejet se rejouerait dans l'imposition du voile; outre qu'il apparaît en concordance avec l'interdiction de l'inceste (après que Muhammad se fut approprié la femme de son fils adoptif qu'il avait surprise nue), outre aussi qu'il serait un hymen qui se reconstituerait sans cesse, maintenant la féminité comme non advenue, le voile servirait à combattre la femme captatrice du regard.

C'est de sa propre féminité originaire que l'Islam a essayé de se couper, souligne Benslama; il aurait dû alors reconnaître que la résistance à l'Islam, qu'elle se manifeste par son rejet ou sa perversion intégriste, a pour objet le même refus du féminin que la résistance à la psychanalyse.

L'épreuve

La difficulté de ce livre est avant tout celle de son titre. Nous avons tellement cru que c'était la religion qui se trouvait mise à rude épreuve par la psychanalyse qu'un tel renversement est accrocheur en suscitant dans le rapport entre les deux l'étrange mêlé au familier; l'auteur nous précise très vite qu'il s'agit d'une mise à l'épreuve clinique de la psychanalyse sur un terrain autre que celui de ses origines. Que le terrain de l'Islam, qui, avec le christianisme et le judaïsme, appartient à l'histoire du monothéisme, soit totalement étranger à celui des origines et du développement de la psychanalyse n'a rien

d'évident. Pour l'auteur, la différence réside en ceci que le lieu d'exercice de la psychanalyse est une société civile issue de la distinction entre la communauté de naissance et la communauté politique. Il me semble que cette distinction n'est jamais acquise et que la psychanalyse est née et s'est développée dans un conflit entre ceux qui cherchaient à promouvoir cette distinction et ceux qui la refusaient. La communauté analytique ne fut pas exempte elle-même de ce conflit et Freud perçut dès le départ le risque que courrait cette nouvelle science à ne compter que des psychanalystes juifs parmi ses membres. Il y a encore des psychanalystes à penser, de nos jours, qu'il faut être juif pour comprendre vraiment la pensée de Freud. Je me demande si Benslama ne regrette pas lui-même quelque chose dans cette distinction et s'il ne lui attribue pas en Occident le façonnage d'un type de sujet dont l'aliénation aurait nécessité, d'après lui, l'invention de la psychanalyse. Celle-ci serait-elle pour lui une ethnothérapie ?

Benslama repère comme une spécificité de l'Islam une « culture de l'individualité gouvernée par l'identification à Dieu ». Il se demande si « être élevé dans cette identification interdit l'accès à l'expérience de la psychanalyse ». Mais cette identification à Dieu est, pour tout croyant, spéculaire. L'homme fait à l'image de Dieu ne peut voir dans celui-ci que l'anticipation d'une perfection qui n'est pas de ce monde. Une telle identification est aussi une pièce maîtresse de la culture chrétienne. Alors, comment l'avenir de la psychanalyse pourrait-il se jouer là ? Faut-il se référer à une pratique clinique d'analystes avec

des patients musulmans, comme elle existe en France, on s'égarer dans de telles hypothèses. Ne s'intéressant qu'aux différences et aux oppositions culturelles, Benslama ne fait que mentionner que Rûmî, un des maîtres du soufisme, mit au point une méthode de traitement des maladies psychiques, qui consistait à allonger le sujet, à lui tenir la main et à le faire associer autour de mots choisis dans son discours. Il aurait pu aussi rappeler l'importance du rêve dans la culture arabe, importance que soulignait déjà le psychanalyste d'origine égyptienne Sami Ali dans un de ses tout premiers livres, *Le haschich en Égypte* (Payot, 1971).

Le lecteur reste en attente, tout le long du livre, d'une référence à la clinique que l'auteur lui promet dès le début mais qui ne vient jamais. Le renversement qui donne son titre à ce livre eût par contre convenu comme sous-titre au livre de Jean-Michel Hirt, *Le miroir du Prophète* (Grasset, 1993), auquel Benslama ne fait très injustement qu'une fort brève allusion et pour une critique mal fondée. Il est vrai que Hirt a le souci d'accueillir la pensée de l'autre et non d'y appliquer son appareillage conceptuel. Peut-être que cette dérive de psychanalyse appliquée dans la démarche de l'auteur provient du projet de l'auteur, ainsi défini : « étendre à l'Islam le projet de Freud de mettre à jour les refoulements constitutifs des institutions religieuses et de traduire leur métaphysique en métapsychologie. » Une telle formulation n'est pas sans lien avec le refus de Benslama de prendre en compte sa position subjective ; il nous informe que la religion musulmane lui a été transmise par ses parents de façon

laïque, laïcité qui est l'œuvre de Bourguiba auquel il rend hommage comme constructeur de la Tunisie moderne. Mais Benslama ne dit pas de quoi il se sent ainsi héritier, ce mode de transmission laïque restant d'autant plus obscur que l'auteur ne manque pas de préciser que le père de la laïcité tunisienne n'avait pas cessé en même temps de manifester son esprit religieux. Voilà comment Benslama présente son escamotage : « Passons rapidement sur les motifs d'implication personnelle qu'il me suffit d'indiquer en disant qu'un sujet ne peut se détourner de l'ordre de la vérité historique (c'est ainsi que Freud désignait la "teneur de vérité" qui est dans la religion) qui a déterminé son enfance, sans qu'elle le rattrape d'une manière ou d'une autre. » Se faire rattraper par cette réalité psychique suppose donc un trouble de pensée qu'il serait essentiel de prendre en compte. Ce trouble nous est donné à lire par l'étrangeté d'une autre formulation de Benslama : « L'Islam que je vais explorer ne sera jamais plus l'Islam que j'ai reçu en héritage, mais un Islam interprété à partir de la problématique de l'inconscient. » Comment peut-on explorer analytiquement une religion pré-interprétée par la psychanalyse ? Comment peut-on prétendre en avoir fini une fois pour toutes avec une vérité historique qu'on reconnaît par ailleurs nous rattraper toujours ? Voilà qui relance la contradiction à l'œuvre dans son idée d'une transmission laïque de la religion. Ce qu'on reçoit en héritage, ce sont aussi les contradictions non résolues des générations précédentes.

Patrick Cady



Edward Burtnytsky, *Résidus de mine de nickel n° 31, Sudbury, Ontario, 1996*, épreuve à développement chromogène, 102 cm × 152 cm, avec l'aimable permission du Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa.